

**L'IMAGINAIRE EST-IL UN RETOURNEMENT
D'ICEBERG ?**

« Le mythe a une
 dimension collective
 alors que la poésie
 est d'abord un univers
 individuel avant
 d'atteindre une
 partie du groupe
 par un échange
 mécanique
 s'il reste
 à
 élucider. »



CACHEZ CES MYTHES QUE JE NE SAURAI VOIR

PATRICIA CROS

« Il leur est difficile de croire que la mer peut changer de jardin. La mer s'effondre au bout de chaque plage. A la cime des arbres, elle avait disparu. Son odeur pourtant, son odeur persistante leur rappelait quels poissons ils avaient été et qu'ils risquaient l'envol à chaque pas brûlant. »

Ceci est un extrait d'un récit poétique mettant en scène un peuple imaginaire, éloigné de nous dans le temps et effectuant un voyage que l'on pourrait qualifier d'initiatique. En ce sens, on peut parler de mythe mais ne peut-on aussi voir dans l'écriture même une entrée vers la pensée mythique et donc, une façon de lire différente ?

En quoi ce type de poésie basée sur le langage imagé, jouant sur des associations de mots inédites, faisant naître des assonances, des variations, des personnifications etc. ... qui induisent des sens multiples, voulus ou non par l'auteur, se rapproche-t-elle des mythes ?

Qu'est ce qui est commun au poème et au mythe ?

Michel Perrin parle de décentrage par rapport au sens usuel, à la syntaxe usuelle. *« Des mots, des phrases deviennent polysémiques, il se crée un univers à plusieurs dimensions qui s'oppose à la linéarité de la prose. (...) Le mythe a un sens caché, un langage différent marqué par la bizarrerie, l'étrangeté. (...) certains éléments deviennent porteurs d'un sens qui n'est pas dit explicitement, ils deviennent des symboles. »*

Mais le mythe a une dimension collective alors que « la poésie

est d'abord un univers individuel avant d'atteindre une partie du groupe par un étrange mécanisme qu'il reste à élucider. » Ce que M Perrin se demande, c'est comment le lecteur de poésie pénètre dans l'univers individuel d'un auteur, comment ses images si particulières le touchent, lui, qui n'aurait pas la même expérience, la même « banque d'images » à priori ?

Dans un de mes textes poétiques « le Peuple des falaises ». Editions Rafaël de Surtis (voir l'extrait ci dessus), on peut lire « ils ne savaient pas que la mer pouvait changer de jardin ». L'association du titre et de ce passage a évoqué un lieu précis à un lecteur, un lieu géologique, une forte déclivité dans le sol avec une falaise dans laquelle sont incrustés des fossiles datant de l'époque où la mer recouvrait la région. Lorsque j'ai écrit ce passage, je n'avais pas, bien sûr, cette image là en tête mais plutôt, un paysage de bord de mer, par contre, je pensais à un peuple éloigné de nous dans le temps, ce qui a été traduit par mon lecteur en « fossiles ». Il est évident que si l'on demandait à d'autres personnes ce qu'évoque pour eux le même passage, d'autres images apparaîtraient, propre à l'imaginaire de ces autres personnes.

C'est là, la spécificité de cette écriture que nous appellerons « écriture métaphorique » dans le sens où elle rapproche des termes qui ne peuvent, à priori, pas s'accorder, pour faire naître des images inédites.

C'est peut être là qu'intervient la pensée mythique et à travers elle, les archétypes, présents dans le langage imagé de la poésie dont parfois les auteurs eux mêmes n'ont pas conscience. *C'est Gustav Jung qui a développé la notion d'archétype : « ce sont les archétypes qui indiquent à toute activité imaginative ses voix déterminées. Les archétypes sont des formes et des idées héritées, éternelles et identiques, d'abord sans contenu*

spécifique. Le contenu spécifique apparaît dans la vie individuelle ou l'expérience personnelle se trouve captée précisément dans ces formes. Au processus de la nature, l'esprit oppose l'image symbolique qui appréhende ce processus. Le symbole ne communique pas seulement une idée du processus, il donne en outre, l'accompagnement vécu, le « revivre ». Les symboles sont des corps vivants, plus le symbole est archaïque et profond, plus il devient universel et collectif, plus il est différencié et spécifique, plus il se rapproche des particularités de faits uniques et conscients, plus il se trouve dépouillé de sa qualité essentiellement universelle (...) A aucun moment, on a le droit de s'abandonner à l'illusion qu'un archétype pourrait être finalement expliqué et que de cette façon, on en aurait fini avec lui. La meilleure tentative d'explication n'est rien d'autre qu'une traduction plus ou moins réussie en une langue qui se sert d'autres images. On poursuit le rêve du mythe en lui donnant un revêtement moderne. » L'âme et la vie G Jung

C'est à partir de là que peut se développer l'idée d'une pensée mythique, c'est à dire, une pensée fondée sur des symboles et des éléments mythiques et qui fonctionne en marge de la pensée rationnelle.

Ce langage imagé renvoie souvent au lecteur une image hermétique de la poésie. (« Je ne comprends pas » me renvoie-t-on souvent à la lecture de mes textes, « qu'est ce que tu as **voulu dire ?** », faisant dire à Michel Perrin, comme à beaucoup d'autres, que cette poésie est réservée à un petit cercle d'initiés alors que c'est exactement le contraire qu'il devrait se produire. L'exemple cité ci dessus, montre que les symboles et à travers eux, la pensée mythique permet à chacun de s'approprier un texte qui n'a pas, à priori, la limpidité du discours linéaire présent dans l'immense majorité de la littérature actuelle (y

compris dans la poésie rimée et descriptive ou argumentative telle que le Salm).

La pensée mythique utilisée comme ressort d'écriture permet le frottement de deux mots ou deux expressions qu'on ne rapprocherait pas dans l'écriture descriptive, ce qui donne naissance à une image ou à une métaphore qui plaît à l'auteur pour des raisons qui lui sont personnelles, on peut parler de mythologie personnelle laquelle peut être nourrie de mythes collectifs. Cette mythologie croise la mythologie du lecteur car elle est souvent nourrie d'archétypes (voir le travail de Bachelard sur les quatre éléments qui irriguent l'imaginaire de toute la littérature)

« Les archétypes ou symboles s'opposeraient aux signes *linguistiques*, ils seraient polysémiques, porteurs de sens occultés, aptes à se charger sans cesse de nouvelles valeurs expressives ». MP Gustav Jung nous dit que chacun a son réseau personnel de symboles et que même si l'on peut dégager une pensée mythique collective, créatrice de mythes fondateurs mais aussi de mythes modernes (voir Mythologies de R. Barthes), on peut se demander qu'est ce qui dans nos mythologies personnelles, nous permet de créer. De créer quand on écrit mais aussi de créer quand on lit, car la poésie métaphorique permet à chaque lecteur de créer son propre chemin de sens à travers la création de ses propres images.

Si on réfléchit un peu à cela, on s'aperçoit que ça bouleverse complètement la vision de la littérature. Ce n'est plus : « qu'est ce que l'auteur a bien pu vouloir dire ? » qui compte mais « qu'est ce que j'ai à dire, moi, lecteur, à partir de cette œuvre ? » on passe d'un lecteur passif à un lecteur actif qui écrit

son oeuvre à mesure qu'il lit ! De quoi mettre au chômage tous les professeurs de littérature dont le métier est de détenir les clefs des textes mais aussi tous les écrivains patentés dont le métier est de transformer la vénération du public en espèces sonnantes et trébuchantes. Au chômage également les critiques professionnels garants du bon sens (au sens de vérité et contre sens) et du bon goût. Quel pouvoir rendu à chacun ! Mais sans doute que je m'égare.

Il n'empêche que si, à l'école, dans les ateliers d'écriture, dans les clubs de lecture des bibliothèques, on ouvrait les portes de la pensée mythique pour approcher la poésie, elle ferait certainement moins peur.

Cela permettrait aussi d'en finir avec la hiérarchisation des modes de pensée : il y aurait la pensée mythique qui serait la pensée des primitifs et au dessus la pensée rationnelle dont la quintessence serait la pensée scientifique source de progrès infini. Or, « les zones matricielles de l'imaginaire qui génèrent la pensée mythique sont les même qui créent les concepts neufs et les idées nouvelles. Car l'homme est la seule créature douée d'imagination et capable de concevoir ce qui n'existe pas (il a le pouvoir de conquérir l'espace et le temps, de reculer les limites de la connaissance. La science ne se conçoit pas sans fiction. » (A Kazantha)

« Notre appartenance au monde des images est plus forte, plus constitutive de notre être que notre appartenance au monde des idées » (G Bachelard)

Aragon dit que c'est la force du langage qui lui permet d'écrire, il prétend n'avoir écrit aucun de ses romans mais de les avoir lus : « j'ai été mené chez l'ogre non par un raisonnement mais par une rencontre de mots, de sons, la nécessité d'une

allitération, une logique de l'illogisme, la légitimation après coup d'un heurt de mots, l'accident expliqué. » pour Aragon, la fiction est un mensonge mais qui permet de mettre en scène une vérité introuvable dans la réalité.

La poésie métaphorique, en permettant de laisser s'exprimer la pensée mythique des auteurs mais aussi des lecteurs ouvre la voie à une autre façon de lire le réel, une manière de déployer et de donner du pouvoir à l'imaginaire de chacun.

1/3/16

PATRICIA CROS

Je cachais mon sang sous ta peau toutes ces années veines. Nos deux corps sur les rails, fendant la nuit dans ses brumes étranges. Je cachais mon sang sous ta peau pour que ton cœur me reconnaisse au bruit de mes pas vers ton corps, à l'effleurement ému de mon souffle sur tes paupières.

Nous sommes filles de l'instant, renaissant à chaque minute dans la lumière pâle des feuilles de bouleau. Nous sommes les accouchées de l'heure quand le sens de nos vies se dessine sur les zébrures du ciel. Mon enfant me regarde de ses multiples yeux. Il sait que demain l'horizon sera autre et mes mains berceront un autre corps changeant.

Nous, intersection de deux combles, sommes charpente de cette pièce en l'air, au creux des tuiles, abri des rêves. Nous, de zinc ou de plomb, collectons l'eau des nuages pour que demain s'improvise.

Nous dansons quand le vent nous prend. Balle de paille au bal. Nous, dans la salle d'automne aux herbes éparpillées, vestiges des fleurs sur nos bras. Nous, de ce monde vaste comme une aiguille. Un unisson de montres et de coucous. Nous avons les mains de nos chances pour confettis de l'hiver.